

La francophonie problématique

Michel Têtu, *La Francophonie. Histoire, problématique et perspectives*. Préface de Leopold Senghor: avant-propos de Jean-Marc Léger. Montréal, Guérin littérature. 1987, 378 pages

Michel Gaulin

Number 49, November 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43063ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (1988). Review of [La francophonie problématique / Michel Têtu, *La Francophonie. Histoire, problématique et perspectives*. Préface de Leopold Senghor: avant-propos de Jean-Marc Léger. Montréal, Guérin littérature. 1987, 378 pages]. *Liaison*, (49), 20–21.

La francophonie problématique

Michel Tétu, *La Francophonie. Histoire, problématique et perspectives*. Préface de Léopold Senghor; avant-propos de Jean-Marc Léger. Montréal, Guérin littérature, 1987, 378 pages.

par Michel Gaulin

L'ouvrage de Michel Tétu en est un à la fois de synthèse et de référence qui retrace, dans un premier temps, l'histoire de la francophonie avant d'en examiner la problématique actuelle et de s'interroger sur ses perspectives d'avenir.

Né à la fin du dix-neuvième siècle, le concept de francophonie tel que nous le connaissons aujourd'hui ne commença cependant à prendre corps véritablement que dans les années qui suivirent la Deuxième Guerre mondiale, marquées qu'elles devaient être, d'une part, par le démantèlement des grands empires coloniaux et, de l'autre, par l'intensification de l'esprit de coopération multilatérale que favorisait l'existence de l'ONU.

Assez curieusement, toutefois, ce n'est pas la France qui devait prendre la tête du mouvement mais plutôt ses colonies d'Afrique qui, commençant d'entrevoir, puis réalisant progressivement leur indépendance, étaient néanmoins soucieuses de préserver entre elles une certaine forme d'unité morale et de conserver avec l'ancienne métropole des liens d'association économique et culturelle mutuellement bénéfiques. C'est l'un des leitmotifs du livre de Michel Tétu que l'attentisme constant de la France officielle devant un mouvement qui ne demandait qu'à naître et à se donner un leadership qu'il eût été naturel à la France d'exercer si celle-ci n'avait craint (à tort, semble dire Michel Tétu) de se faire taxer de néo-colonialisme. Au rôle dynamique de l'Afrique, personnifié dans une large mesure, depuis les débuts, par le président Senghor, le Québec, engagé pour lors dans une entreprise d'affirmation au plan international, devait apporter son appui à partir du milieu des années soixante, non sans encourir d'ailleurs le déplaisir du gouvernement d'Ottawa, farouche

défenseur sous Pierre Elliot Trudeau d'une représentation unitaire et centralisée de la personnalité canadienne à l'étranger.

Parce qu'elle tente davantage d'incarner un idéal que de prendre acte, plus simplement, d'un état de fait auquel les réalités d'ordre politique imposent nécessairement des contraintes, la francophonie n'a jamais eu la vie facile. Il est avéré, par exemple, que l'Agence de coopération culturelle et technique, créée dans l'euphorie de Niamey en 1970, et pour laquelle certains avaient rêvé un vaste rôle de concertation et de coordination, n'a toujours pas, près de vingt ans plus tard, trouvé sa vitesse de croisière. Les raisons de ce marasme, selon Michel Tétu, seraient justement à chercher dans une interférence de la volonté politique s'exprimant, entre autres moyens, par l'entremise des Sommets des chefs d'État et de gouvernement, initiative récente que ne semble guère priser l'auteur. Sans doute aussi, comme il l'admet implicitement, la francophonie, héritière des modes de pensées cartésiens, est-elle trop préoccupée des questions de structures. Un mot du président Senghor est d'ailleurs significatif à cet égard : *Il faut d'abord qu'à la française, nous nous donnions des institutions* (p. 277). Michel Tétu, quant à lui, reprend à son compte le parallèle que l'on tente souvent d'établir entre la francophonie et le Commonwealth britannique et dissimule mal, ce faisant, l'agacement que lui cause le pragmatisme anglo-saxon, pierre d'angle de tout le système politique britannique. Il y a lieu de se demander, à ce propos, si la méfiance que lui inspirent les Sommets ne viendrait pas du fait que le premier tout au moins, celui de Paris en 1986, aurait fonctionné « à l'anglaise » (s'il faut croire M. Tétu, p. 276).

L'auteur n'est pas pour autant pessimiste quant à l'ave-

nir de la francophonie. Celle-ci correspond, pour lui, autant à un état de fait (l'existence, à travers le monde, d'un vaste bassin d'utilisateurs de la langue française) qu'à un état d'esprit (la volonté, chez bon nombre de peuples et d'individus, de transcender leurs différences au profit d'un idéal de solidarité et de complémentarité). Mais, pour faire passer la francophonie de l'état de rêve généreux à celui de réalité vécue, il y a sans doute encore beaucoup à faire. D'abord, le français lui-même, dénominateur commun et point d'ancrage de toute l'opération, devra à la fois accélérer son adaptation aux nouvelles technologies et se faire plus accueillant à la diversification des parlers français à travers le monde. L'auteur est d'avis que le concept d'un français universel et standard est dorénavant périmé. La culture, quant à elle, pour vivre à l'heure du monde moderne, devra accorder une plus grande place aux sciences, à la technologie et à l'économie. Et, agissant de cette dernière, la solidarité devra cesser d'être un mot vide pour s'attaquer résolument aux disparités de tous ordres qui gênent les efforts de coopération. En dernière analyse, Michel Tétu croit que la francophonie devra se résigner à vivre avec les ambiguïtés qui ont marqué son parcours jusqu'ici. Et plus qu'aux gouvernements, il est enclin à s'en remettre, pour assurer la vigueur et l'avenir de l'aventure, aux populations elles-mêmes, qui sont appelées à profiter de ses avantages : *Il appartient aux seules populations de vivre la francophonie, de vivre leur francophonie*, écrit-il aux dernières pages de son exposé.

Fidèle à sa vocation d'ouvrage de référence, le livre de Michel Tétu présente de nombreux tableaux de nature statistique; il comporte une bibliographie sélective, deux index, l'un des noms de personnes, l'autre des principales associations et

FRANCOPHONIE

Michel Gaulin est professeur à l'Université Carleton et collaborateur à la revue *Lettres québécoises*.

Une orientation à définir

par François Paré

organisations qui, ensemble, constituent l'appareil de la francophonie; il est agrémenté de cartes et d'illustrations et complété par un répertoire des principaux organismes officiels (avec adresses et numéros de téléphone), de même que par une liste documentaire de trente personnalités associées à la francophonie. Tous ces éléments devraient en faire un ouvrage de consultation utile pour quiconque est en quête d'un renseignement rapide ou ponctuel sur l'un ou l'autre aspect de la question.

Il faut cependant espérer que l'exactitude de cette information, que le lecteur ordinaire ne pourra toujours contrôler, soit plus rigoureuse que celle concernant certaines personnalités ou certains faits de la réalité québécoise et canadienne auxquels réfère Michel Tétu. On peut difficilement passer sous silence certaines erreurs. Ainsi, Omer Héroux n'occupa jamais la fonction de directeur du *Devoir* (p. 82), mais plutôt celle de rédacteur en chef, poste que ne détint jamais Jean-Marc Léger, quoi qu'en dise à deux reprises Michel Tétu (pp. 89 et 320). Mgr de Laval, quant à lui, ne fut jamais archevêque de Québec (p. 158) pour la bonne raison que Québec ne devint siège métropolitain qu'au milieu du dix-neuvième siècle. Et Pierre Elliot Trudeau, tout pressé qu'ait été l'auteur de le reléguer aux oubliettes de l'histoire dans le plus grand intérêt de la francophonie, ne quitta pas la scène politique le 29 février 1984 (p. 137), mais uniquement au mois de juin suivant. Ce sont là des détails, et il y en a d'autres, qui ont leur importance, surtout dans un ouvrage publié au Canada mais destiné aussi, par son sujet même, à être lu à l'étranger.

Le numéro inaugural de la revue *Atmosphères* porte entièrement sur la situation culturelle, sociale, linguistique et économique de la région de Hearst et de Kapuskasing. Dans son introduction, le directeur de la revue, Robert Yergeau, explique le caractère multidisciplinaire et résolument franco-ontarien d'*Atmosphères*; c'est tout le « spectacle » d'une société agitée, avec ses acteurs et intervenants, que l'on veut décrire et analyser au fil des ans et des numéros.

Pourtant, il est difficile de déduire du premier numéro l'orientation éventuelle, ni même le format de cette nouvelle revue. Robert Yergeau ne nous en dit mot. Aucune invitation à s'abonner, aucun appel de collaborateurs et collaboratrices, aucune annonce de thématique ou de périodicité : il est impossible de savoir même si *Atmosphères* dépassera le cadre somme toute assez mince du Nord-Est ontarien. Ce silence n'est pas de nature à enrichir la revue ou à l'ouvrir à l'envergure de la province.

Le numéro comprend une dizaine d'articles. Parmi les plus informatifs, notons ceux de Roger Bernard sur le développement de la colonisation dans le Nord-Est; de Pierre Albert sur la chanson de Poliquin, Grouette et Demers; et de Pierre Bélanger sur la poésie de Michel

Vallières. Malheureusement, cependant, la qualité et la profondeur d'analyse font radicalement défaut. Le texte de Jacques Côté sur le bilinguisme à Kapuskasing n'a ni queue ni tête, et comporte un nombre inacceptable d'imprécisions et d'anglicismes. Pierre Bélanger commence son analyse du livre de Michel Vallières de manière fort astucieuse, mais tout cela dégénère dans le moralisme le plus élémentaire.

Il me semble qu'il faudra à l'avenir exiger des collaborateurs et collaboratrices un plus grand détachement et un travail de réflexion plus assidu. Le style journalistique, événementiel, mélioratif que l'on retrouve ici ne peut convenir à une revue trimestrielle (?), publiée avec l'aide d'une institution universitaire. Ou bien il faudra redéfinir le format et le public visés.

Dans son introduction, Robert Yergeau expliquait: *Il est possible ainsi d'œuvrer en région sans que celle-ci soit un ghetto hors duquel il n'y aurait point de salut*. Souhait prometteur qui ne fait aucun doute dans mon esprit. Mais avec ce premier numéro d'*Atmosphères*, le défi reste à relever. Il n'est pas trop tard, loin de là. Peut-être le deuxième numéro correspondra-t-il à l'une des définitions du mot *atmosphère* : le milieu, au regard des impressions qu'il produit sur nous, de l'influence qu'il exerce.

Revue *Atmosphères*, volume 1, numéro 1, Hearst, Éditions Le Nordir, 1988, 60 pages.



Michel Vallières
Photo: Jules Villemaire